Jean-Pierre MOCKY

LE ROI des BRICOLEURS

IL VIENT DE SORTIR UN ÉNIÈME FILM, INTITULÉ *LE MENTOR*, IL EN A ENCORE QUATRE DANS SES TIROIRS, DONT UN PORNO, ET IL PEUT TENIR ENCORE CINQUANTE ANS *"SI SON PANCRÉAS NE LE LÂCHE PAS"*. ACCESSOIREMENT, MOCKY PORTE À MERVEILLE LE NOM D'UNE MACHINE INCREVABLE DESTINÉE À PERCER LES TRANCHÉES COMME LA BIEN-PENSANCE...

Qu'est-ce qui n'a pas encore été dit sur Mocky ? Marié à 13 ans, l'ex-petit mac niçois devenu dragueur parisien après la case Italia a tout connu du cinéma d'après-guerre. Le cinéaste à moteurs multiples doit être actuellement le type qui a le plus d'amis dans le milieu ! Pas consensuel pour autant à l'aube de ses 80 ans, ses "mon ami" récurrents sont vite ponctués de "cons", "connards", "merdes" qui font de cette interview anti-promotionnelle un réel plaisir auditif. Grande gueule aussi modeste que son grand ami Bourvil, dont le portrait trône dans son escalier, le "dernier pamphlétaire du cinéma français" reçoit *Gonzaï* un dimanche matin, dans son appartement de patron acquis à l'époque de sa fièvre immobilière. Une époque révolue.

GONZAÏ : On m'a dit que vous aviez eu cet appartement *[un 100 m² sur les bords de Seine, en face du Louvre – NdlR]* pour une bouchée de pain dans les années 80.

JEAN-PIERRE MOCKY : Ah, vous savez, vous n'étiez pas né… Nous aussi on a été chômeurs, dans la profession artistique il y en a avait énormément, on était 5 000 acteurs inscrits au syndicat et il y en avait à peu près 300 qui travaillaient, dont moi. Ce que j'ai fait – et que je vous conseille de faire vous-même –, c'est que je me suis penché sur la branche immobilière, avec des gens comme Michel Sardou, qui ne savaient pas où foutre leur argent. Finalement, ils le plaçaient dans l'achat d'appartements, de studios… On faisait aussi ce qu'on appelait la "vente aux chandelles", c'étaient des ventes aux enchères, et quand la chandelle diminuait ou s'éteignait, le dernier qui avait parlé avait l'appartement ou le bien en question. Finalement, j'ai profité de tout ça pour acquérir ce petit hôtel particulier, mais c'est pas le château de Versailles, hein. Mais l'immobilier, ça a été une manne pour nous. Aujourd'hui par exemple, on cherche un local pour un cinéma, eh ben comme on n'arrive pas à le trouver, on en vient à proposer des primes à des promeneurs, des mecs qui se baladent dans la rue et qui nous signalent les lieux à vendre ; si l'affaire se fait, ils touchent 10 000 euros. C'est pas mal. C'est comme ça qu'on a trouvé notre premier cinéma, le Brady, que j'ai abandonné pour prendre l'Action Écoles, qui était un cinéma déjà connu.

Tiens, justement, si on parlait de "cinéma français" ?

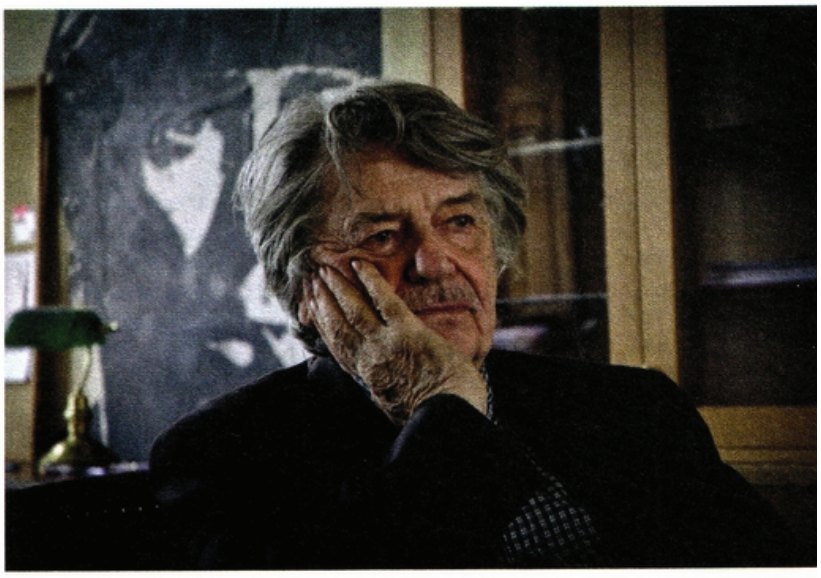
Ah, le cinéma français aujourd'hui… Je suis complètement à part, j'ai toujours été à part. D'ailleurs, mes condisciples ont toujours été des gens sur la fin de leur vie. Orson Welles, Jacques Tati, Fellini, Verneuil, Lautner, ce sont des gens qui ont subi l'affront des âges. Quand ils ont eu 70 ans, on les a pris pour des cons et on leur a fait payer leur succès, le fait qu'ils étaient exceptionnels, beaucoup plus forts que tous les autres. Alors moi je vais pas dire que je suis plus fort que les autres…

Plus malin, peut-être…

Je me suis mis en marge depuis très longtemps. Très jeune, j'étais déjà complètement hypnotisé par Welles, je me baladais avec lui dans Paris, il était dans la merde, il habitait une chambre de bonne, c'est vous dire… Tati, j'ai été son assistant pendant longtemps, il a dû vendre la maison familiale pour faire son premier film. Quant à Fellini, après le succès mondial qu'il a eu, il est mort dans la misère morale… Et Verneuil, qui a fait la carrière de Delon, on l'a laissé tombé aussi, prrrttt !

Vous c'est plutôt le contraire, tout le monde veut jouer dans vos films.

Arrivé à votre âge, les gens choisissent une carrière de sécurité, en se disant *"Là j'ai 20 ans, il faut qu'à 60 ans je touche ma retraite"*. Mais tu peux te faire écraser à 30 ans, c'est complètement idiot ! Dans notre métier, les gens se disent *"si je fais ça, je vais me péter ! Je pourrai jamais baiser de filles !"*, alors ils choisissent une ligne commerciale. Vous avez Onteniente qui a fait *Camping, Les Seigneurs*… Lui-même n'est pas content de ce qu'il fait, mais il le fait parce qu'il a choisi cette voie. Avant, il y avait Jean Giraud et son *Gendarme à Saint-Tropez*… Cette voie est dangereuse, parce qu'arrivé à un certain âge, on jette le type. Artistiquement, il ne représente plus rien, c'est une merde à cause des merdes qu'il a faites. Alors à la fin de sa vie, il est dans la merde, c'est le cas de le dire ! Les autres, ceux qu'on appelle les "auteurs", qui ont choisi des sujets durs ou dont les autres ne veulent pas, ceux-là sont isolés. Moi, je vis très bien, je gagne ma vie, mais maintenant je ne lis plus les critiques…



Ah bon ?

Eh bien, tous les critiques sont des types qui veulent devenir réalisateurs ! Alors bon… Il ne faut pas oublier aussi que les critiques sont des gens très pauvres. Je connais un pigiste à *Ciné Live*, il touche 54 euros par papier… Ha ha ! S'il allait faire trois heures de ménage dans un bureau, il gagnerait plus ! Le pouvoir des critiques est devenu complètement nul. Moi, je reçois des gens comme vous mais, vous voyez, j'ai deux pages dans *Paris Match*, quatre pages dans *Le Figaro*, mais ça ne me sert à rien ! J'ai un film en salles actuellement, y a personne. Pourquoi ? Parce que je ne fais pas de pub. Quand je vois un autobus rouler, avec une affiche – d'ailleurs généralement affreuse –, je me dis que ça coûte 100 000 euros par semaine alors que moi, avec cette somme, je fais un film ! Donc bon, on est contents que vous veniez nous voir, mais nous on est ailleurs…

Jean-Pierre veut me montrer son coffret DVD déjà épuisé qui regroupe toute sa filmographie (Mocky sème la zizanie), *en vain. Il revient avec un polaire Quechua.*

Que sont devenues *Les Couilles en or*, ce film porno que vous avez laissé au placard ?

Oh là là, ça remonte à 1975. Tout est parti de cet imbécile de Giscard D'Estaing qui, un jour, a décidé d'autoriser les films pornos. Tous les cinémas d'art et d'essai, qui projetaient nos films, ont donc pris des pornos, ce qui fait qu'on n'avait plus de cinémas – et c'est d'ailleurs pour ça qu'on s'est mis à acheter des salles. À l'époque, quand on a vu ça, Serge Korber, Just Jaeckin (qui avait fait *Emmanuelle*) et moi, on s'est donc mis à faire du porno. Sauf que moi, ça me répugnait un petit peu, j'ai fait ça par fronde. Le problème c'est que, comme Just, j'ai voulu faire un film très beau, plastiquement. Or, les films pornos, il faut avoir des boutons sur le trou du cul, autrement ça marche pas. Le film avait coûté relativement cher pour un film de ce genre, avec des décors somptueux, à côté de Paris, un grand opérateur, etc. Un film

porno, à l'époque ça coûtait 15 000 euros, le nôtre avait coûté 45 000 euros… Donc avec ce film, je me retrouve dans la merde et je me demande quoi en foutre. Le film est resté en carafe, un peu comme mes films normaux, quoi, et c'est là que le coup de bol est arrivé. La fille qui jouait le rôle principal épouse un type, le roi de la boucherie chevaline. Le type apprend qu'elle a fait ce film, vient me voir et veut m'acheter les négatifs, pour que personne ne voie sa femme dedans. 100 000 euros. On a signé un contrat draconien, il a tous les droits, le film est mort. La copie originale est dans mon coffre mais je ne peux pas le diffuser en public, parce que sinon je me prends un procès du tonnerre. Peut-être que si le type meurt, je pourrai le ressortir… Voilà l'histoire.

On parlait des émissions et journaux dans lesquels on vous voit beaucoup… C'est pour se donner une "caution antisystème" qu'on vous donne autant la parole ?

Ils parlent de moi mais ils ne m'aident pas. Ils parlent de moi, comme des handicapés d'ailleurs, mais ils s'en foutent pas mal. Maintenant tout le monde fait les handicapés, avant on ne les regardait même pas. Même Audiard s'y met, y en a une qui n'a pas de jambe, etc. C'est du voyeurisme. On ne peut pas exploiter la misère humaine comme ça. Hier, j'étais à la Foire de Paris, tout le monde me connaît : *"Bonjour M. Mocky, bravo"*, etc. Où est-ce qu'ils ont vu mes films ? J'en sais rien. Alors c'est un peu de l'orgueil, je suis content d'être connu malgré le fait que je n'ai pas d'affiches dans la rue.

Comment êtes-vous devenu underground ?

Alors en étant underground, si vous voulez, on gagne plus d'argent que les autres. Pourquoi ? Parce qu'on ne dépense pas beaucoup. Moi, si je dépense 100 000 euros, je peux gagner 100 000 euros parce qu'il y a un rapport qualité/prix. Je vais avoir 80 ans dans trois mois, et la longévité artistique c'est quelque chose de très important. J'ai commencé en 1959 et je peux continuer à travailler. D'ailleurs, mon destin est très simple, les artistes veulent travailler avec moi. Là, je vais peut-être faire un film avec mon vieux copain Clint Eastwood… Et un autre avec Woody Allen. C'est pareil avec Harvey Keitel, Sir Anthony Hopkins, Dustin Hoffman : tous ces gens-là se rapprochent de la vieillesse. Par exemple, pour ce film sur les SDF *[Impasse de l'espoir, tournage prévu en août – NdlR]* j'ai déjà Belmondo, Delon et Deneuve.

Bénévolement ?

Ça, ils ne l'auraient pas fait il y a dix ans, mais là ils sentent qu'ils ont besoin de laisser une empreinte, et pour moi c'est la même chose. Nous, on est en dehors de tout. C'est pour ça que des gens viennent me voir avec une sorte de complexe : *"Pourquoi ce mec est encore vivant et tourne toujours, pourquoi il a une belle femme ?"*

Pourquoi il a un bel appartement ?

"Pourquoi on n'a pas fait comme lui !" C'est une sorte de récompense. L'humilité est une vertu indispensable pour un artiste. Il y a des mecs qui ne me saluent même pas : *"C'est un con lui, il travaille à 100 000 euros, pauv' mec !"* Ha ha ! C'est *Les Précieuses ridicules*, de toute façon Molière avait bien pigé tout ça.

TEXTE : **Rod Glacial**
PHOTOS : **François Santerre, DR**